

Je naquis au Havre un vingt et un février  
en mil neuf cent et trois.  
Ma mère était mercière et mon père mercier :  
ils trépignaient de joie.  
Inexplicablement je connus l'injustice  
et fus mis un matin  
chez une femme avide et bête, une nourrice,  
qui me tendit son sein.  
De cette outre de lait j'ai de la peine à croire  
que j'en tirais festin  
en pressant de ma lèvre une sorte de poire,  
organe féminin.

Et lorsque j'eus atteint cet âge respectable  
vingt-cinq ou vingt-six mois,  
repris par mes parents, je m'assis à leur table  
héritier, fils et roi  
d'un domaine excessif où de très déchus anges  
sanglés dans des corsets  
et des démons soufreux jetaient dans les vidanges  
des oiseaux empaillés,  
où des fleurs de métal de papier ou de bure  
poussaient dans les tiroirs  
en bouquets déjà prêts à orner des galures,  
spectacle horrible à voir.  
Mon père débitait des toises de soieries,  
des tonnes de boutons,  
des kilogs d'extrafort et de rubaneries  
rangés sur des rayons.  
Quelques filles l'aidaient dans sa fade besogne  
en coupant des coupons  
et grimpaient à l'échelle avec nulle vergogne,  
en montrant leurs jupons.  
Ma pauvre mère avait une âme musicienne  
et jouait du piano ;  
on vendait des bibis et de la valencienne  
au bruit de ses morceaux.  
Jeanne Henriette Évodie envahissaient la cave  
cherchant le pétrolin,  
sorte de sable huileux avec lequel on lave  
le sol du magasin.  
J'aidais à balayer cette matière infecte  
on baissait les volets,  
à cheval sur un banc je criais « à perpette »  
(comprendre : éternité).  
Ainsi je grandissais parmi ces demoiselles  
en reniflant leur sueur  
qui fruit de leur travail perlait à leurs aisselles :  
je n'eus jamais de sœur.

Fils unique, exempleu du déclin de la France,  
je suçais des bonbons  
pendant que mes parents aux prospères finances  
accumulaient des bons  
de Panama, du trois pour cent, de l'Emprunt russe  
et du Crédit Foncier,  
préparant des revers conséquences de l'U.R.S.S.  
et du quat'sous-papier.  
Mon cousin plus âgé barbotait dans la caisse  
avecque mon concours  
et dans le personnel choisissait ses maîtresses,  
ce que je sus le jour  
où, devenu pubère, on m'apprit la morale  
et les bonnes façons ;  
je respectai toujours cette loi familiale  
et connus les boxons.

Mais je dois revenir quelque peu en arrière :  
je suis toujours enfant,  
je dessine avec soin de longs chemins de fer,  
et des bateaux dansant  
sur la vague accentuée ainsi qu'un vol de mouettes  
autour du sémaphore,  
et des châteaux carrés munis de leur girouette,  
des soldats et des forts,  
(témoins incontestés de mon militarisme  
— la revanche s'approche  
et je n'ai que cinq ans) des bonshommes qu'un prisme  
sous mes doigts effiloche,  
que je reconnais, mais que les autres croient être  
de minces araignées.  
À l'école on apprend bâtons, chiffres et lettres  
en se curant le nez.

Chêne et chien, 1937